

me au bras devant vous, est exposé cette nuit à mouir de froid, pendant que les heureux de la terre, qu'il protège et qui ne pensent pas à lui, dorment sur le velours ou sur la soie de leur sommeil égoïste, ou dansent couronnés de fleurs dans leurs salons dorés et parfumés.

L'entendez-vous ! Il nous a aperçus, et c'est à nous qu'il s'adresse : Qui vive ! — qui vive ? — France ! — Oui, France ! brave soldat, car ce cri que nous te donnons en passant est le seul salut qui soit digne de toi, c'est le salut de la patrie reconnaissante !

II.

Le soldat, noble victime immolée chaque jour sur l'autel de la patrie, mourra, s'il le faut, esclave de sa consigne, et son sacrifice sera d'autant plus complet, plus absolu, qu'il n'aura pas de parents pour lui fermer les yeux, pour l'accompagner à sa dernière demeure, pour donner à sa tombe quelques larmes de regret, quelques fleurs d'espérance.

Sa vieille mère ne saura pas même trouver un jour la place oubliée où son fils mort repose loin de son pays ; le pied incertain de la pauvre mère et ses regards humides s'égareront dans le sinistre enclos, à travers les longues herbes, sans pouvoir rencontrer l'inscription funèbre qui dit : *Il est là !*

III.

Une fois, c'était au mois de Novembre en 1840, les eaux du Rhône, après avoir brisé leurs digues et quitté leur lit, s'étaient violemment répandues dans les rues, sur les quais de la ville de Lyon. Un grenadier se trouvait alors en faction à une distance assez éloignée de son poste. La faction ordinaire est de deux heures ; — il ne faut pas deux heures aux flots du Rhône pour atteindre la hauteur d'un homme, quand ce fleuve devient torrent et roule comme une avalanche. Il était nuit ; les pâles rayons de la lune éclairaient seuls cette scène de dévastation. Atteint subitement par les eaux débordées, le soldat en faction se retira sur les dernières limites que lui avait assignées sa consigne et que les flots avaient épargnées. Mais le Rhône grondait et grossissait toujours. Alors la sentinelle fit entendre un cri de détresse, mais sa voix, dominée par le fleuve en colère, ne fut point entendue ; personne ne vint à son secours. A quelques pas de là se trouvait un monticule assez élevé pour que le Rhône ne pût l'atteindre, c'était le port du salut. Mais entre ce monticule et le factionnaire débordé de toutes parts, il y avait une consigne immuable, sacrée, et au bout de cette consigne, la mort. Que fit alors le malheureux grenadier ? Se retira-t-il devant la vague qui s'a-

vançait sans cesse ? Non. Il le pouvait, il le devait peut-être, il ne le voulut pas. Il redoubla ses cris de détresse, et déchargea même, dit-on, son arme, comme à l'heure de la surprise et du danger ; mais ses cris et son coup de feu, emportés par la tourmente, se perdirent dans le bruit sourd de la dévastation. C'est une bien terrible mort que celle de la submersion, c'est la plus affreuse de toutes les morts. Le malheureux factionnaire le savait ; — il était temps encore, il pouvait se sauver ; il ne tenait qu'à lui d'échapper à l'horreur de l'agonie. — Il pria ; puis l'arme au bras, immobile, il regarda sans pâlir les progrès du fleuve qui montait à chaque instant davantage, et il tendit... Quelques minutes après, le sol disparut sous ses pieds, et les flots du Rhône se refermèrent en grondant sur un nouveau martyr de la foi militaire.

ALPHONSE BALLEVDIER.

SUR LA LECTURE.

Il faut lire pour s'instruire, pour se corriger et pour se consoler. (Christine.)

La lecture souvent tient lieu d'expérience, Aimer à lire, c'est faire un échange des heures d'ennui que l'on doit avoir en sa vie contre des heures délicieuses. (Montesquieu.)

Il vaut mieux lire deux fois un bon ouvrage qu'une fois un mauvais. (J.-B.-Say.)

Celui qui lit beaucoup et jamais ne médite Est semblable à celui qui mange avidement : Son débile estomac se charge tellement Que le meilleur repas jamais ne lui profite.

(Pibrac.)

L'ennui qui dévore les hommes au milieu même des délices, est inconnu à ceux qui savent s'occuper par la lecture. (Fénélon.)

Les livres sort à l'âme ce que la nature est au corps. (Saint-Paul.)

Le meilleur compagnon pour faire passer le temps est un bon livre. (F. Denis.)

Un bon livre est un ami complaisant que l'on quitte quand on veut. (Christine.)

Quand une lecture vous élève l'esprit et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas un autre règle pour juger de l'ouvrage ; il est bon et fait de main d'ouvrier, (La Bruyère.)

En lisant pour la première fois un bon livre on doit éprouver le même plaisir que si l'on fait un nouvel ami ; relire un livre qu'on a lu, c'est un nouvel ami que l'on revoit.

Heureux celui qui sait ajouter de bons livres au petit nombre de ses amis, qui souvent s'éloigne du monde pour jouir de leur paisible entretien, et toujours en rapporte plus de sénérité, de courage, et d'espérance.

(Droz.)